

L'inventaire du Toulinois

châteaux et maisons fortes, ermitages et chapelles, patrimoine industriel.

par Jean-Yves CHAUVET

A l'heure où sont à la mode les lieux de mémoire, il est opportun d'effectuer un inventaire du Toulinois en suivant la voie ouverte par ces deux éminents historiens locaux qu'étaient Etienne Olry et Henri Lepage. Ils furent les pionniers d'un travail de recherche historique qui n'a pas connu de véritable suite. L'histoire locale revient au goût du jour, mais plus d'un siècle d'abandon a fait perdre, à jamais, une part du savoir qu'avaient exhumé ces chercheurs du XIX^{ème} siècle. La connaissance qu'ils désiraient conserver, à leur époque, devient, elle-même, un fragile patrimoine de mémoire. Bien des données historiques résultant de leurs travaux nous sont aujourd'hui perdues, particulièrement la localisation et les produits des fouilles archéologiques.

Cette perte est dommageable; les méthodes de recherche et l'état de réflexion d'alors étaient plus restreints que les nôtres et les conclusions de ces deux chercheurs mériteraient d'être passées au crible de notre propre analyse. C'est ainsi que tous deux relèguent, à une époque celtique indéterminée, les âges qui leur paraissaient antérieurs à la période gallo-romaine, confondant civilisation celtique et néolithique; mais il s'agissait là d'un parti pris intellectuel de leur siècle. Nombre de monuments, alors observables, ont, par ailleurs, disparu sans laisser de traces; aussi, savons-nous qu'ils ont existé sans pouvoir les décrire, ni même les situer.

Si la mémoire est résurgente, elle l'est avec un moindre débit car les recherches actuelles sont insuffisantes pour compenser et développer le savoir perdu. L'intérêt pour les patrimoines anciens est, par ailleurs, trop faible pour que soit repris le fil de la connaissance, là où il s'est trouvé suspendu. La faiblesse des réponses apportées par les maires à l'occasion d'une enquête épistolaire destinée à actualiser les informations apportées par Lepage et Olry en donne, hélas, une flagrante preuve.

Notre intention ne sera donc pas de proposer une approche nouvelle de l'histoire du Toulinois, mais bien de

faire le point sur l'état des travaux interrompus au XIX^{ème} siècle, en nous situant, très fidèlement, dans le point de vue de Lepage et d'Olry. C'est dire que toute discussion nous est interdite en l'absence de recherches complémentaires qui permettraient de disséquer ces travaux sous l'éclairage de la science contemporaine. L'utilité de notre démarche tient, néanmoins, dans un travail de synthèse qui manquait aux érudits d'alors, et dans un certain esprit de parcours des campagnes, éclairé par l'actuel engouement pour les patrimoines d'histoire.

De cette synthèse pourrait, d'abord, résulter la mise en page d'une échelle historique du Toulinois qui prendrait la mesure du temps vécu dans notre pays lorrain; ensuite, serait établie une carte archéologique, historique et légendaire du Toulinois, conduisant à identifier celui-ci à travers son vécu multiséculaire. Cette identification aiderait à en comprendre les origines et l'essence.

En attendant que ces idées prennent forme, nous espérons ici relancer la recherche locale dans le Toulinois, en ajustant les publications d'hier aux recherches actuelles et à celles à venir. Cette synthèse de l'oeuvre de Lepage et d'Olry se présente comme autant d'interrogations adressées aux détenteurs de savoir d'aujourd'hui, aux maires des communes rurales, aux érudits locaux, aux simples curieux d'histoire de pays. Leur coopération permettrait de broder la tapisserie de l'histoire intime du Toulinois, en laquelle le moindre lieu vécu prendra un sens sous l'éclairage de la grande histoire.

Les châteaux.

Nous reprendrons les principes de datation de Lepage, avec la même imprécision d'époques distinguées entre l'avant Moyen âge, le Moyen âge et la période moderne. Protohistorique, celtique ou gallo-romaine, la confusion reste grande dans l'esprit de l'archiviste de la Meurthe qui ne pouvait disposer du produit des campagnes de fouilles archéologiques susceptibles d'asseoir son

jugement. Il n'est qu'une certitude, la toponymie gauloise, puis gallo-romaine, est abondante et témoigne d'une présence humaine ancienne dans le Toulois.

Au nombre des plus vieux sites fortifiés du Toulois, compte l'enceinte néolithique de **Barisey-la-Côte** qui couronne la *butte de Châtillon*, apparemment antérieure à la période communément appelée celtique. Elle épouse la forme d'un ovoïde resserré, matérialisé par une épaisse maçonnerie de pierre. Si la toponymie du lieu ne laisse aucune équivoque quant au caractère défensif, aucune fortification médiévale n'a pris la place de l'enceinte originelle, sauf preuve du contraire.

La route des lieux du Toulois conduit ensuite à **Aingeray**, sur les ruines d'un camp fortifié dont les tours embrassaient une vue considérable. La datation présumée par Lepage en faisait remonter la création aux époques gauloises ou romaines, sur la foi d'analyses des médailles recueillies. Pour le même village, Lepage évoque la présence d'un château disparu, sans préciser si cette évocation double la précédente.

Beaucoup de forteresses médiévales construites par la suite ont avoisiné les anciens sites gallo-romains. Cette proximité explique qu'à **Maizières-lès-Toul**, des débris de tuiles romaines trouvées au *Colombier*, l'aient été à petite distance du lieu où s'élevait l'ancien château; mais la datation par les matériaux de couverture reste incertaine car la tuile romaine a pu rester d'usage au Moyen âge.

De la plupart de ces forteresses, Lepage ne pouvait plus, souvent, qu'observer les dernières pierres, à l'instar du château flanqué de tours de **Villey-le-Sec**, démantelé à la Révolution.

Du château de **Lucey**, bâti au XII^{ème} siècle et détruit au XVIII^{ème} siècle ne restaient plus que de vagues fossés. Du château féodal de **Tremblecourt**, encore debout au XVII^{ème}, ruiné au XIX^{ème}, situé au-dessus de l'église, subsistaient seulement les caves, sur une hauteur de plusieurs galeries parallèles et perpendiculaires aux fossés de l'enceinte.

Les raisons de la destruction de ce patrimoine de forteresses sont diverses : les guerres bien sûr, mais surtout l'indifférence. En partie détruit par les Suédois, le château de **Gibeauveix** finit de l'être entièrement en 1803, du moins ses dépendances, découvertes la même année à *la Bergerie*. Le même sort avait frappé l'ancienne résidence royale sise en face de l'église de **Gondreville**, où s'enfonçaient des souterrains et des murailles antiques. Quelques dates encadrent l'histoire de ce château : en 1154, le palais ruiné devenait le château des ducs. Consolidé en

1552, lors du siège de Metz par Charles Quint, il souffrit, en 1617, des Suédois; démolé en 1751, il ne présentait plus, à Lepage, que quelques débris de cave. Sa muraille s'étendait sur plus de 300 mètres, entre la porte d'en bas et la porte d'en haut.

Il est rare que les archives abondent en informations sur la vie quotidienne dans ces lieux austères. Lepage rapporte, néanmoins, que, de la forteresse ruinée de **Fontenoy-sur-Moselle**, réduite à la condition de maison forte au XVIII^{ème} siècle et détruite au XVIII^{ème} siècle, il ne restait plus qu'une tour debout; il écrit, à cette occasion, que les habitants étaient tenus d'y battre l'eau pour empêcher le coassement des grenouilles.

De ces châteaux, certains dressent encore des pans de murailles, ou du moins le faisaient du temps de Lepage. Le plus intègre d'entre eux est celui de **Manonville**, daté du XII^{ème} siècle, augmenté aux XV^{ème}, XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Il fut pris, en 1552, lors du siège de Metz, par un corps d'avant-garde de l'armée de Charles Quint, ensuite par les Suédois, au XVII^{ème} siècle.

À **Barisey-au-Plain**, à l'extrémité orientale du village, il reste, du château féodal mis à bas à la Révolution, quelques parties du mur d'enceinte, un rez-de-chaussée et des tours rondes aux angles, une porte surmontée de consoles d'un machicoulis édifié au XV^{ème} siècle. Un autre château s'élevait à l'emplacement de l'église dont on prétend que les murs viennent de cette ancienne forteresse, ruinée au XVI^{ème} et détruite au XVII^{ème} siècle, appelée *château des trois Barisey*.

À **Blénod-lès-Toul**, l'église fut entourée d'un château fort de forme quadrangulaire, élevé sur les ruines d'une forteresse, présente, déjà, en 1247, et dont il subsiste, aujourd'hui, d'importants restes.

Les trois châteaux, bâtis en 1246 à **Germiny** ne conservaient plus que le pied d'un immense donjon, quelques traces de fossés et une partie des trois tours rondes. Du *château d'en haut*, ruiné avec son donjon carré, deux tourelles sur quatre restaient visibles; le *château d'Emmy* (du milieu) était transformé en maison de ferme; du *château d'en bas*, détruit vingt ans plus tôt, s'abandonnaient un pan de mur et le donjon.

À défaut de vestiges éloquentes, quelques dates phares éclairent la destinée de ces forteresses et peuvent les inscrire sur une échelle de temps. Elles conduisent à estimer à 1430, la construction du *château de Tumejus*, à **Bulligny**, par Ferry de Ligniville; à évoquer, huit ans plus tard, en

1438, le siège infructueux du château de **Mandres-aux-Quatre-Tours** par les seigneurs lorrains. Ce lieu possédait une réelle vocation historique puisque, en 1633, François de Mauljean, avec dix-sept hommes seulement, y tint tête, plusieurs jours, contre une armée française de 6000 hommes; la place forte capitula avec les honneurs.

Du château de **Vannes-le-Châtel**, l'origine est moins connue mais il fut révélé par Jean-Jacques de Ligniville à la fin du XVI^{ème} siècle ou au commencement du XVII^{ème} siècle, sur les ruines d'un château féodal. Il se situait à environ un kilomètre du village. Au XIX^{ème} siècle, ses fossés étaient aux trois-quarts comblés; il subsistait certaines caves et quelques fragments de sculptures épars; les matériaux furent rapportés pour le besoin de constructions particulières, à l'époque de la démolition du monument, vers 1830.

Saulxures-lès-Vannes possédait un ancien château féodal, à quelque distance duquel furent découverts, en 1848, plusieurs squelettes, les uns écrasés sous d'énormes pierres, accompagnés de débris d'armes. À **Tremblecourt**, encore debout au XVII^{ème} siècle, le château féodal se trouvait ruiné deux siècles plus tard. Implanté au-dessus et à côté de l'église, il se creusait de caves formées par plusieurs galeries, parallèlement et perpendiculairement aux fossés d'enceinte. À proximité, furent également exhumées des sépultures en quantité et des armes; quelques-uns de ces squelettes avaient la tête entre les jambes.

Les maisons fortes.

Certains châteaux se sont convertis en fermes seigneuriales ou en maisons fortes. À l'orient du village de **Bernécourt**, la maison de ferme de Monsieur Génot provenait d'un ancien château flanqué de quatre tours décapitées. Lepage en décrivait les soubassements percés de meurtrières; dans une tour, comprise dans le corps de logis actuel, se trouvaient les cachots équipés de chaînes aux murs et fermés par des portes très épaisses.

À **Grosrouves**, il existait, en 1590, une maison dite anciennement *la Nouverie* et autrement *la forte maison*. À **Avrainville**, cette bâtisse que l'on nomme *le château*, à cent mètres de l'église, n'était, en vérité, qu'une ancienne ferme seigneuriale, qui fut le domicile d'une famille bourgeoise rurale. De même, à **Bruley**, dans le bas du village, se tenait une maison seigneuriale qualifiée de château; elle possédait quelques corps remontant au XVII^{ème} siècle.

Ces maisons fortes ne représentaient, parfois, que la partie réduite d'un ancien château, telle la maison forte des évêques de **Chaudeney-sur-Moselle**, qui venait de l'ancienne forteresse de *Moselly*. Quelques-unes de ces

maisons appartenaient au domaine royal, comme à **Crépey** et **Choley**, où plusieurs rois de France de premières races puis plusieurs seigneurs de Bar firent des séjours de chasse. À **Favières**, les rois francs possédaient une habitation temporaire; il en restait d'anciennes fondations d'épaisseur considérable et des caves spacieuses. À **Royaumeix**, les rois d'Austrasie de la première race, entretenaient une maison de plaisance.

Plusieurs de ces maisons dépendaient d'ordres religieux, comme à **Crézilles**, la maison seigneuriale de chanoines de Saint-Gengoult de Toul, seigneurs haut-justiciers. À **Jaillon**, une maison appartenant à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dépendait, probablement, de la *commanderie de Libdeau*. À **Sexey-les-Bois**, dès 965, les Templiers possédaient un siège à titre de Commanderie.

Quelques autres de ces maisons fortes appartenaient à des laïcs; Jean de Saulcis possédait celle de **Boucq**, qui eut beaucoup à souffrir des guerres de Henri et Pierre de Bar contre la cité de Metz. Lepage ne dit pas si cette maison était ce petit château, situé à côté de l'église, qu'il présente, par ailleurs, comme une sorte de tour ou de donjon, au plan carré de sept mètres de côté. Il le supposait construit au XIII^{ème} siècle par Jeoffroy de Boucq.

Maisons fortes et châteaux prêtent parfois à confusion à cause de leur implantation conjointe. C'était le cas à **Thuilley-aux-Groseilles** où la maison seigneuriale moderne, des XVI^{ème} ou XVII^{ème} siècles, fut reconstruite à l'emplacement du château féodal dont il restait les bases des tours rondes.

Les églises font souvent place commune avec les maisons fortes. Celle de **Ménil-la-Tour** voisinait avec une ferme, ancienne maison seigneuriale, aux murs très épais percés de barbacanes. À **Uruffe**, l'église était supposée se trouver sur l'emplacement d'un château féodal dont il restait quelques traces de fossés; non loin, s'élevait une maison seigneuriale du XVI^{ème} ou du XVII^{ème} siècles.

Les maisons des dîmes.

Granges dîmières et maisons des dîmes servaient littéralement à percevoir et engranger la part des récoltes réservées à Dieu et, plus prosaïquement, destinées aux prêtres. Elles étaient donc sises près de l'église, ce qui explique qu'à **Villey-Saint-Etienne**, l'ancienne maison seigneuriale des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles fut transformée en presbytère, à côté duquel se trouvait la *Grosse Maison*, ancienne grange aux dîmes, à **Maizières-lès-Toul**.

Les chapelles.

Autre attribut de la féodalité, la chapelle castrale a pu survivre à l'abandon du besoin de défense lorsque les châteaux ont été ruinés. Mais la Révolution leur fut encore souvent fatale, comme à l'ancienne chapelle castrale de **Bicqueley**, dont l'état désolait Lepage. Celui-ci retrouva, par ailleurs, l'acte de fondation, daté de 1435, de la chapelle castrale et de l'ermitage *Notre-Dame-de-Pitre*, sur la commune de **Bulligny**. Bien entendu, les chapelles pouvaient être mouvantes d'ordres réguliers, comme celle de **Francheville** qui dépendait de la paroisse de **Lucey** et était propriété de l'abbaye Saint-Evre de **Toul**.

Cependant, d'autres chapelles libres essaierent dans le Toulois, désir d'évangélisation du territoire ou marque de dévotion inspirée par l'attrait d'un lieu. **Andilly** possédait une chapelle de cette sorte dédiée à Notre Dame. Certaines furent l'objet de pèlerinage, comme la chapelle *Saint-Menne*, construite au plus profond de la forêt de *Meine*, sur la commune de **Blénod-lès-Toul**. Restaurée, au XVI^{ème} siècle, par l'évêque de Toul Hugues des Hazards, originaire des lieux, redressée quelques siècles plus tard, elle est aujourd'hui pratiquement disparue. Elle possédait, à l'époque de Lepage, une crèche gothique primitivement peinte.

Quelques autres chapelles gardent une forte inspiration légendaire, à l'instar de celle de *Notre-Dame-des-Gouttes*, sur le territoire d'**Housselmont**. Agrandie par les Ligniville, en 1670, elle avait été construite, sur injonction de l'évêque de Toul, par un membre de cette famille, pour expier le meurtre de sa fille qui voulait se soustraire à des projets de mariage forcé. L'édifice possède un chœur et des fenêtres ogivales des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. L'autel fut rétabli à la Renaissance; cinquante mètres en-dessous, coule une fontaine accompagnée d'une croix datée de 1670. Chapelles et fontaines étaient fréquentées par de nombreux pèlerins de la Meuse venus des environs de **Vaucouleurs**. Les jeunes filles y jetaient leur mouchoir, assurées, s'il surnageait, de se marier dans l'année.

Même avec moins de notoriété, les chapelles marquaient toujours les signes d'évangélisation du territoire. Elles étaient nombreuses, à l'exemple de la *Capellan de Lagniac*, si l'on préfère, aujourd'hui, **Lagny**. Elles gardent force de patrimoine ou de lieu de dépôt archéologique, comme la chapelle *Saint-Quérin* de **Barisey-au-Plain**, que complétaient autrefois des vestiges d'habitations. Le village possédait une autre chapelle, presbytérale celle-ci, fondée, en 1850, par Etienne Hordal, doyen de l'Eglise de Toul; ses revenus étaient destinés à l'enseignement du latin.

Ces modestes bâtiments couraient, plus que tous autres, le risque de partir à la dérive du temps. Lepage ne pouvait déjà plus observer que les traces de la chapelle *Sainte-Anne*, de **Bruley**, détruite au début du XIX^{ème} siècle, alors que les religieux de *Riéval* y célébraient encore la messe. Ces vestiges revêtaient parfois une certaine ancienneté : à la sortie du village, vers **Domgermain**, on observait les restes d'une chapelle, existante au X^{ème} siècle, mais déjà démantelée au XII^{ème} siècle.

Ces édifices pouvaient donner de beaux restes, accompagnés de sépultures, comme la chapelle *Saint-Hubert*, située à 300 mètres du village. Bâtie en 1560 par Mathieu Lambert, l'ancienne chapelle *Saint-Pierre et Saint-Paul*, de **Limey**, n'était plus qu'un amas, à 600 mètres, au milieu du village, parmi des sépultures nombreuses. À **Uruffe**, c'est près du moulin, en curant les fossés du chemin vicinal de *Pagny*, que furent découvertes les fondations d'une ancienne chapelle. Quant à la chapelle de **Bouvron**, elle avait pour particularité d'avoir été édifée près d'un gisement de sulfate de *Strontiane*.

Une chapelle pouvait accompagner un accroissement de village et se transformer en église; il en alla de la sorte à **Bouvron**. À **Domgermain**, l'église servait également pour les offices de **Choloy**, mais elle était si éloignée qu'en 1300, Jean Mangin, le curé des deux villages, offrit un terrain pour construire une chapelle fortifiée aux frais des deux paroisses. C'est en 1734 qu'une véritable église fut construite, à l'emplacement de cette chapelle dont le clocher actuel était une tour attenante. On trouve, avec **Mont-le-Vignoble**, un autre cas de chapelle succursale, dépendante, au XV^{ème} siècle, de **Blénod-lès-Toul**.

Certaines chapelles pouvaient se laïciser, à l'instar de celle de **Charmes-la-Côte**, mentionnée en 982. Au début du XVIII^{ème} siècle, elle était transformée en bougerie mais l'autel subsistait; on y disait la messe les mercredis et vendredis de chaque semaine; il n'en reste aujourd'hui qu'un lieu-dit, *sous Florentin*, à proximité du chemin de la *Moinerie*. La commune possède une autre chapelle, proche de la ferme *Saint-Fiacre*, son saint patron; elle se situait aux confins de **Rigny-Saint-Martin** et de **Blénod-lès-Toul**.

Les ermitages.

Les ermitages étaient familiers dans le Toulois; ils avaient une fonction parfois proche de la chapelle. Nombreux sont les lieux où tous deux se confondent ou portent le même nom, comme, par exemple, la chapelle castrale et l'ermitage de *Notre-Dame-de-Pitre*, fondés en 1435, à **Bulligny**. Ces exemples de double emploi sont fréquents; en 1656, à **Jaillon**, la chapelle ermitage de *Saint-Jean-de-Jérusalem* dépendait probablement de la

commanderie de Libdeau. En 1594, étaient rétablis la chapelle et l'ermitage *Saint-Jean-de-Molzey*, à **Aingeray**, renversés par les malheurs du temps, en sorte que l'on voyait à peine les vestiges de leurs fondements. Une permission semblable était donnée, par Henri Gaspard, comte de Ligniville et de Turnéjus, à Louis Pelletier, habitant du-dit lieu, de faire rétablir la chapelle *Notre-Dame-de-Pitié*, dite de la *Trinité*, située sur le finage de **Bulligny**, au-dessus du château de *Turnéjus*, à charge, par lui, d'y demeurer et d'y vivre en ermite.

C'est souvent à l'abandon de sa destination religieuse qu'un établissement devenait ermitage. Aux environs de **Bruley** et **Pagney-derrière-Barine**, les ruines d'une ancienne abbaye de religieuses de l'ordre des Prémontrés, datant du XII^{ème} siècle, firent place à celui du *Val-des-Nonnes*, comportant un logement pour cinq à six ermites. Du temps de Lepage, un rapport s'y tenait au printemps, tous les dimanches, très fréquenté lors des fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte.

À **Jaillon**, l'ancienne maison de l'ordre de *Saint-Jean-de-Jérusalem*, qui dépendait probablement de la *Commanderie de Libdeau*, n'était plus, en 1656, qu'un simple ermitage consistant en une chapelle et une maison pour l'ermite, et un jardin de deux hommées.

À l'occident de **Crépey**, se trouvait la chapelle ermitage *Saint-Lambert* qui conservait quelques fragments du XV^{ème} siècle. Et à **Sexey-aux-Forges**, il restait, au siècle de Lepage, une chapelle dédiée à sainte Anne, qui fut autrefois un ermitage.

Les ermitages n'étaient pas toujours en odeur de sainteté. Les habitants pouvaient se plaindre d'eux, comme à **Saulxerotte**, où l'on alla contrôler, entre 1724 et 1732, près de l'ermitage *Saint-Amon*, plusieurs individus qui avaient construit des baraques. Lepage écrit que les lieux étaient occupés par deux ermites, sans préciser l'époque de l'événement. La méfiance grandissante envers ces pieuses personnes, entraîna même, au milieu du XVIII^{ème} siècle, l'expulsion de l'ermite de *Saint-Menne*, de la forêt de **Blénod-lès-Toul**, et la destruction de l'hôpital de **Villers-en-Haye**, devenu ermitage, à cause des vols que les ermites commettaient.

Les moulins à vent et à eau.

On n'imagine plus que le Toulinois a possédé des moulins à vent qui, pourtant, fonctionnèrent sous tous les cieux d'Europe. Il n'est plus souvent que les lieux-dits pour entretenir leur souvenir, comme à **Boucq**, où deux cantons portent le même nom de *Moulin à vent*. Un autre moulin à vent certifié fut érigé, en 1580, plus près de la route de Toul

à Pont-à-Mousson, à quelques centaines de mètres au sud-ouest du lieu bien nommé, *Quatre vents*, sur la commune de **Rosières-en-Haye**.

Il arrive, plus rarement, que les archives témoignent de l'histoire de ces petites industries rurales qui tournaient dans l'air du temps. Érigé au croisement du *haut chemin du Saintois*, entre *Colombier et Baigneul* et l'ancienne voie romaine, entre la cité de Toul à Neufchastelet, l'ancien moulin à vent de **Bagneux** fut érigé, en 1528, par Thomas Libramont, archer de la garde, avec la permission de la duchesse Renée de Bourbon. À l'environ, n'y a aucuns moulins sinon Petits qui meulent que temps d'yver et sont plus d'une lieue loing du lieu où il entend faire ledit moulin à vent, disant être l'évident bien et soulagement des villaiges circonvoisins qui sont dépourvus d'autres moulins.

Le même Thomas de Libramont avait reçu, du duc Antoine, la permission d'édifier un autre moulin à vent près de **Gondreville**. Le 21 juin 1531, le duc achetait, à Poincelet de Libramont, la moitié du moulin de **Bagneux**, puis acquérait la seconde, en août 1534. En 1554 et en 1555, une réduction était accordée au fermier de ce moulin, en considération des grandes pertes, ruine et destruction qu'il avait supportées par les gens de guerre, tant Français que du marquis de Brandebourg, lesquels lui avaient tout démolé et ruiné son dit moulin. Ce moulin devait être reconstruit en 1556 et remanié entre 1570 et 1571, mais, entre 1587 et 1594, il était encore brûlé par les ennemis et rebâti en 1607 par le capitaine Lepage. Au XVII^{ème} siècle, **Bagneux** ayant subi de grandes souffrances, le moulin à vent était encore détruit et relevé une quatrième fois.

Même les plus modestes rus pouvaient faire tourner les aubes des moulins. *La Bouvade* en accueillait plusieurs, dont un à **Barisey-la-Côte**, comme en atteste le toponyme, *Derrière l'ancien moulin*.

Il s'en trouvait un deuxième à **Bagneux**, au lieu dit à *l'Épine*, un troisième à **Bicqueley**, pour mouder le grain.

Les moulins étaient parfois implantés, par groupes de plusieurs, sur les bancs communaux. À **Allamps**, il en existait trois, actionnés par les sources qui alimentent l'étang de *l'Étange*. À **Blénod-lès-Toul**, quatre moulins produisaient de la farine, dont deux au vallon de *Quatrevaux*, celui de *Quatrevaux* et celui de *Onze fontaines*. **Lucey** possédait, également, quatre moulins à grains; **Choloy** en comptait trois.

Lepage évoque quantité de moulins dont on ignore s'ils furent à vent ou à eau, et même, s'ils furent effectivement construits. Par exemple, entre **Charmes-la-Côte** et **Mont-le-Vignoble**, on fit rechercher, en 1628, des lieux commodes

pour bâtir des moulins *ès village*. On procéda, de même, près de **Sanzey**. Par contre, il ne fait aucun doute qu'un moulin s'actionnait, au XVII^{ème} siècle, sur le ruisseau de *Colon*, à **Avrainville**, ni qu'un moulin tournait sur la *Moselle* près de **Chaudeney-sur-Moselle**.

D'autres moulins existaient à **Crépey** (*le Thiéry-Moulin*), à **Favières**, **Fontenoy-sur-Moselle**, **Gondreville**, **Liméy**, **Manoncourt-en-Woëvre**, **Manonville**, **Ménil-la-Tour**, **Minorville** (déjà au XIV^{ème} siècle, puis au XVI^{ème} siècle), **Sexey-aux-Forges**, **Thuilley-aux-Groseilles**, **Trondes**, **Uruffe**, **Vannes-le-Châtel**, **Villey-Saint-Etienne** et **Viterne**.

Les tuileries.

Si les tuileries se sont surtout développées, dans le Toulais, au XIX^{ème} siècle, il s'en trouvait de plus anciennes, dont une à **Blénod-lès-Toul** et deux à **Bicqueley**. De ces dernières, l'une se situait près de *Valcourt*, l'autre à l'extrémité du village. Lepage ne pouvait plus évoquer que les ruines de ces trois établissements, curieusement, alors que cette activité était en plein essor. Mais les tuileries en ruine attestent de la précocité de la tuile en Lorraine centrale. À **Bulligny**, un canton portait encore, au XIX^{ème} siècle, l'appellation de *la Tuilerie*.

À défaut de traces matérielles, les archives témoignent de la longue tradition de l'art de la tuilerie dans le Toulais, ainsi qu'à **Domgermain** et à **Favières**, où les produits des tuileries servirent, entre 1467 et 1468, à couvrir la neuve tour du château de *Vaudémont*. Dès la fin du XV^{ème} siècle au moins, en 1496, quatre ans après la découverte de l'Amérique, **Germiny** possédait sa tuilerie, dont les matériaux étaient utilisés pour la tour de *la grande vigne* à **Houdreville**. À **Sanzey**, la tuilerie avait pris la place de l'ancien château appartenant à la famille de Bernécourt. Une autre fonctionnait, du temps de Lepage, dans les bois contigus à la forêt de *la Reine*. Mais à laquelle des deux étaient achetées, en 1583, des tuiles destinées à la toiture des grandes et petites écuries de **Gondreville** ?

Des tuileries en activité dans le Toulais au XIX^{ème} siècle, il n'en reste plus une seule, pas plus à **Boucq**, qu'à **Ménil-la-Tour** ou **Colombey-les-Belles**. Celle de **Trondes** aurait pu être sauvée, elle vient d'être lamentablement détruite bien que protégée au titre des Monuments Historiques.

De quelques autres édifices...

Verrières : Le Toulais possède une cristallerie, sur le territoire de **Vannes-le-Châtel**. Elle y fut créée entre 1766 et 1767.

Four à chaux : Parfois associés aux tuileries, les fours à chaux ont également assuré leur prospérité au XIX^{ème} siècle. Les produits de ces industries de proximité servaient, bien sûr, au bâtiment, mais encore à l'agriculture, lorsque se développèrent les techniques de chaulage et d'amendement. Certaines chaux du Toulais étaient réputées, notamment celle d'**Andilly**, à la production de laquelle s'attachaient deux fours. On trouve encore des fours à **Favières**, **Uruffe**, **Vannes-le-Châtel** et **Viterne**.

Tonnellerie : Une tonnellerie réputée fonctionnait à **Ansonville**.

Léproserie : Au lieu dit *Valcourt*, sur la commune de **Bicqueley**, il existait une léproserie au XII^{ème} siècle.

Carrières : Parmi les plus réputées, les carrières de **Viterne** servirent pour la cathédrale de Toul et l'église Saint-Nicolas. D'autres carrières de pierre de taille existaient à **Charmes-la-Côte**, **Favières**, **Gondreville**, où l'on extrayait aussi des moellons; également à **Harmonville**, dont les sites produisaient des pierres blanches, et à **Sexey-aux-Forges**.

Hôpitaux : On en comptait au moins trois à **Dommartin-lès-Toul**, **Jaillon** (il relevait de la *commanderie de Libdeau*), à **Manonville** (à proximité furent trouvées des sépultures en quantité).

Forges : Admodiées le 18 décembre 1495, les forges de **Sexey-aux-Forges** étaient encore exploitées en 1777, mais supprimées quelques années plus tard. En 1534-1535, le contrôleur de l'artillerie fut envoyé pour s'enquérir de la faisabilité de boulets de fer destinés à certains bâtons d'artillerie. En 1611, au temps où le sieur de Rambouillet avait qualité de trésorier de la duchesse de Mercœur, le sieur Baillivi de Toul, avait permission de prendre du métal dans la mine de fer de **Pont-Saint-Vincent** pour l'usage de certaines forges qu'il tenait, proches du village de **Sexey-aux-Forges**.

Poteries : Entre 1623 et 1631, la permission fut donnée d'établir des poteries sur le banc de **Villey-Saint-Etienne**.

Remerciements à Mme Annick NOËL, M. le docteur Michel HACHET, MM. les maires de Bagnaux et Charmes-la-Côte.